

La LITTÉRATURE
FRANCOPHONE
ET LA LITTÉRATURE
SUISSE D'EXPRESSION
FRANÇAISE

Peter Schnyder
Université de Haute Alsace

Le français a toujours été la première langue de la Suisse romande; il a pu s'y développer sans contraintes extérieures. Indépendamment des frontières de la Suisse, et avant même son existence, on parlait français à l'ouest de la Raspille en Valais, de la Singine dans le canton de Fribourg et de la Birse dans le Jura. Or cet état de choses n'empêche pas les ressortissants de la Suisse romande de vivre dans un statut de minorité double : minorité politique et linguistique par rapport à la Suisse alémanique, minorité culturelle par rapport à la France. Ce conflit d'identité et d'identification est inhérent à la Confédération Helvétique, depuis sa fondation au XIII^e siècle jusqu'à sa forme actuelle qui remonte au Congrès de Vienne de 1815 (avec la Constitution qu'elle s'est donnée en 1848).¹

Le souci d'autonomie a par ailleurs pu entrer en concurrence avec celui d'une identité stable. L'autonomie renforce le droit à la différence, la possibilité de se distinguer et, sur le plan politique, une telle "autarcie" a bien des avantages, comme la volonté d'équilibrer les forces en jeu, ou de sauvegarder la séparation des pouvoirs. Cette dernière est en effet la chose la mieux réglée en Suisse, favorisant des hiérarchies "plates". Sur le plan culturel, ces avantages risquent, toutefois, de tourner court: l'autonomie peut conduire au repli sur soi, à l'absence de liens, à l'enfermement. Pour s'en rendre compte, il suffit de donner la parole à un juge compétent, Philippe Jaccottet, qui a résumé lucidement le mal-être des lettres

>>

romandes en général, et de la poésie romande en particulier:

(...) Celle qui domine en fin de compte, je crois bien que c'est une impression de *fermeture*. Je m'explique: géographiquement, au moins pour une géographie symbolique qui compte autant que l'autre, nous sommes enfermés, par nos montagnes; historiquement, nous l'avons été dans notre neutralité; spirituellement, nous l'avons été dans le protestantisme. (Jaccottet, 1994 : 275)

164>165

L'autonomie marque une possibilité de limitation ; or, la littérature vit également du dépassement des limites; par rapport à des centres plus puissants, une autonomie "minoritaire" risque d'aboutir à l'exclusion : dans le pire des cas, elle serait la victime de ce qu'on a pu appeler une "hollandisation". Ainsi, une littérature riche, intéressante, bien écrite, originale, finirait par être lue et connue uniquement dans sa propre sphère de production...

Alors que ses écrivains quittent volontiers, dans leurs fictions, leur ville ou leur région, le support réel de ces dernières, livres ou revues, ne traversent guère les frontières nationales, circulent peu en France et ailleurs. Au lieu d'y être découverts, discutés, admirés ou critiqués, ils y restent le plus souvent longtemps ignorés, et se voient ainsi privés de la possibilité d'une comparaison, d'une confrontation. ²

Certes, les avatars du marché du livre accentuent encore la précarité des échanges.³ C'est un truisme: l'édition et la presse françaises se montrent plutôt protectionnistes et délaissent la littérature francophone (pour s'intéresser avant tout à ce qui se fait à Paris). L'ennuyeux, c'est que cette position de quasi-monopole de l'édition française peut créer une inertie spécifique. Pour ce qui est de l'Italie par exemple, Laura Saggiorato a montré récemment que la traduction d'auteurs romands se fait généralement, dans ce pays, à partir de ceux qui sont publiés en France:

Si la France a adopté des œuvres appartenant à une littérature minoritaire, pour l'éditeur italien cela signifie donc qu'un premier "tri" a déjà été fait et que les auteurs choisis sont parmi les meilleurs et parmi les plus vendables. (...) Ce qui compte, c'est la rentabilité du livre: très peu de maisons décident des publications. (Saggiorato, 1999: 180ss)

L'auteur rappelle le grand lien qui existe, dans ce pays, entre spectacle, télévision, magazine, ce qui a pour regrettable conséquence qu'une revue italienne purement littéraire, *Idra*, comptait en 1999 dix abonnés en Italie, et dix en Suisse ... Or le danger de donner dans une production monotone et complaisante ne guette pas seulement l'édition italienne. >>

Heureusement, des volontés essayant de freiner cette corruption d'une véritable vie culturelle ne manquent pas; on peut citer la création de réseaux de distribution par correspondance ou sur Internet, la spécialisation de quelques librairies, soutenus par des amateurs avisés (comme, à Paris, la librairie Tschann, ou à Bordeaux la librairie Mollat). Et il ne faut pas oublier l'impact, non négligeable, des associations amicales, des sociétés académiques, et même des colloques. Fait récent, il y a non seulement *Pro Helvetia*, mais également la *Fédération des coopératives Migros* qui contribue, avec son "pour-cent culturel" (pris annuellement sur son chiffre d'affaires) qui contribuent à soutenir concrètement les éditeurs suisses. En 1999, il y a ainsi trois cent mille francs suisses qui ont été versés à trois éditeurs romands.

*

Quiconque se promène dans la vieille ville de Lausanne ou dans telle librairie genevoise se rend compte de l'importante vie littéraire de ces centres. On est frappé par le nombre de publications, parmi lesquelles on trouve des réalisations fort réussies. La poésie y est bien représentée. On découvre un nombre impressionnant de maisons d'édition. Malheureusement pour

les auteurs romands, cette abondance s'amenuise voire disparaît au-delà des frontières nationales: rien, ou presque, n'en trouve écho à Paris, à Bruxelles – et déjà à Mulhouse, à une trentaine de kilomètres de Bâle...

Le prestige du *centre* reste tel que la *périphérie* continue à se soumettre à ses verdicts, notamment au niveau des politiques éditoriales. On admettra qu'en dehors de la France, la littérature française risque d'intéresser moins de lecteurs que dans l'hexagone; il s'ensuit que les littératures minoritaires y sont encore plus mal représentées.

166>167

Un splendide isolement a fini par prévaloir en Suisse, en partie subi, en partie provoqué par la volonté légitime d'être différent des "vrais" Français, fût-ce par rapport à la réalité politique. En plus, le nombre restreint des lecteurs réels en Suisse romande rend difficile tout gros tirage. Il en résulte des prix de revient prohibitifs en France, sans compter que les réseaux français de diffusion ne s'intéressent guère à une collaboration réciproque.

Hors quelques exceptions notoires – Ramuz, par exemple, qui a été publié, dès les années vingt, par Bernard Grasset; des écrivains durablement établis en France, comme jadis Charles-Albert Cingria et Blaise Cendrars, comme actuellement Philippe Jaccottet ou encore, plus récemment, Jean-Luc Benoziglio et Claude Delarue – l'écrivain romand fait partie de la "francophonie". Ce statut, hybride, le dessert considérablement, car il n'est ni vraiment intégré aux échanges littéraires de l'Hexagone, ni vraiment à l'écart. Sa proximité géographique fait qu'il n'entre pas dans certains concepts dont profitent les francophonies "lointaines", comme le *métissage* ou la *créolité*, ou encore le mouvement poétique en faveur de la *négritude*.

Une forme de *stigmatisation* en est la conséquence, qui confine derechef l'auteur romand dans ses limites helvétiques, voire régionales. C'est ce qui explique que des écrivains considérables, que des poètes d'envergure sont aujourd'hui encore à peu près inconnus des Français et, par voie de conséquence, de

la plupart des pays francophones. Ils ne sont presque pas cités dans les manuels, ils ne figurent guère dans les anthologies et, à quelques exceptions près, il est difficile de les trouver en librairie. C'est un peu comme s'il leur manquait une *caisse de résonance*. L'absence de circulation véritable, au niveau d'échanges culturels, en France et dans d'autres pays francophones, explique que bien des auteurs romands se plaignent de l'exiguïté de leur sphère de rayonnement.

*

>>

Pour avoir un écho direct, j'ai demandé à quatre écrivains romands – un homme et trois femmes d'âges différents dont le moins que l'on puisse dire est qu'ils sont tous connus et reconnus *au moins* en Suisse romande – de formuler quelques réflexions sur la question: Marie-Claire Dewarrat, Vahé Godel, Monique Laederach et Yvette Z'Graggen. Ces auteurs sont tous reconnus en Suisse romande et sans chercher à atteindre une quelconque représentativité, il est tout de même impressionnant de constater la convergence de leurs points de vue – surtout de la partie "doléances", qui peut être comprise comme une forme de lucidité, mais qui contient tout de même un sentiment d'injustice difficile à gérer.

L'écrivain, poète et traducteur Vahé Godel (né en 1931) a été le moins "critique":

(...) Suisse romande, Wallonie, Québec, Hexagone ...: la valeur littéraire et le succès commercial font rarement bon ménage!

Cela dit, le renom d'un éditeur joue un certain rôle, bien sûr – mais le plus déterminant, je pense, c'est le choix du *diffuseur* et *les réseaux de distribution*.

(Lettre inédite, 22 juillet 1999).

Quant aux femmes, elles ont été moins laconiques: Monique Laederach (née en 1938), habitant à Neuchâtel, constate ceci:

Dans le paysage actuel, et influencé par lui, le livre est devenu une marchandise comme une autre. On ne pèse plus un manuscrit à sa valeur littéraire, mais à la valeur marchande. (...) En outre, la critique littéraire ne fait plus son travail. Les suppléments culturels traitent de grands thèmes tarte à la crème, et dans les rédactions, les journalistes sont trop jeunes pour avoir ne fût-ce qu'une opinion sur un livre. Eux aussi préfèrent lire un livre "facile" ... (...)

Les Français n'ignorent pas seulement Catherine Colomb et Jacques Mercanton, ils ignorent tout ce qui est écrit et publié hors de Paris. La faute [en est] au centralisme français, et à une image de Paris Ville Lumière à laquelle les Français s'accrochent, sûrs d'être les meilleurs en tout, et confortés dans cette opinion par le monde entier. Nos auteurs (Bernard Comment et Daniel de Roulet) qui paraissent à Paris sont eux aussi certains que leurs livres sont bons *parce qu'ils* sont publiés à Paris. C'est un complot international! Et il faudrait un critique ouvert, curieux, courageux pour faire revenir Colomb ou Mercanton sur le tapis.

(...) Un livre écrit par un Suisse romand se vend automatiquement moins bien en France – pour les raisons que je viens de développer plus haut.

L'édition suisse ne peut rien faire que chercher un distributeur coûteux et hasardeux pour placer des livres dans certaines librairies de France où ils resteront *un mois* avant d'être renvoyés. Les critiques n'en parleront pas, si bien qu'il n'y aura guère de ventes. En outre, les livres suisses sont chers – mais ce n'est qu'une raison annexe. Trop de livres paraissent actuellement; chacun veut voir son nom sur une couverture de livre, peu importe le sujet. La librairie Reymond, à Neuchâtel a licencié son libraire principal parce qu'il était "trop littéraire"; elle va se spécialiser en ce qu'ils appellent les "sciences humaines", c'est-à-dire *le Tarot en 24 leçons*, *Comment soigner mon chat*, etc. Mais les éditeurs suisses eux-mêmes ont perdu peu ou prou le sens de la littérature: ils regardent forcément leur tiroir-caisse dans la conjonction actuelle. Et dans la mesure où il existe des subventions, ils se font une opinion d'un manuscrit dans cette perspective aussi.

Je ne sais pas vraiment s'il y a une évolution dans la politique éditoriale française qui irait à contre-courant de ce que je viens de décrire. Parfois, quelqu'un met en garde con-

tre des critères trop exclusivement "français" ou trop exclusivement économiques. Mais ce sont des voix très isolées.

Quelle amélioration possible? Peut-être une politique décidée et qualitativement haut placée du *livre de poche*: réédition de bons textes à des prix abordables. Puis, exiger dans les écoles supérieures (gymnase et université) la présentation d'un quota de livres ou de textes helvétiques. Au Canada, il y a des chaires de littérature romande, pas ici.

Je rêverais bien sûr d'une relève de la critique littéraire non seulement dans les revues, où c'est assez bon, mais dans les quotidiens. Mais comment l'exiger? Si nous ne sommes plus confrontés ni au public ni à une lecture correcte, nous cessons d'exister. Nous cessons d'évoluer. Il n'y a plus que des livres romands, pas une littérature romande. Il n'y a plus de débat.

(Lettre inédite, "Peseux, le 22 juillet 1999")

Quant à Marie-Claire Dewarrat, née en 1949, habitant dans le canton de Fribourg, elle est d'avis que "la plupart des lecteurs suisses moyens" ignorent, eux aussi, les auteurs de valeur, tels Catherine Colomb ou Jacques Mercanton. Son développement mérite également notre attention:

(...) ce n'est pas qu'une boutade: la publication des meilleures ventes de librairie du journal *Le Matin* démontre clairement que l'achat est le plus souvent français, parisien chaque fois que l'occasion se présente, traduit de l'anglais ou de l'américain; très à la mode aussi actuellement, le livre de l'Est ou sud-américain. Les pages promotion-critique des magazines, lorsqu'elles existent encore, suivent la même tendance. Je dirais que le livre suisse, écrit par un Suisse, pour un lecteur suisse, est trop suisse pour être un livre remarquable! Alors, comment condamner l'ignorance des lecteurs français?

Comme Monique Laederach, mais moins pessimiste, M.-Cl. Dewarrat est d'avis que les heureuses initiatives sont le plus souvent le fait d'amateurs, de personnes isolées:

>>

Il faut relever cependant que les écoles et les collèges lisent très volontiers suisse, non par la grâce des programmes officiels mais par de nombreuses initiatives des professeurs de français et de lettres, ce qui rétablit un peu la situation décrite plus haut.

Les causes de "l'isolationnisme", relatif d'ailleurs, de la littérature romande par rapport au lectorat français ne peuvent, à mon avis, être isolées les unes des autres comme des facteurs précis de cet état de fait mais doivent plutôt être considérées comme un ensemble de données dont les influences varient selon la problématique abordée (édition, diffusion, critique, etc. ...).

170>171

Personnellement, je crois que le vocable consacré "littérature romande" est un premier obstacle à considérer : créé pour la défense identitaire de la littérature produite en Romandie, il provoque, parallèlement à un indéniable effet d'émulation et de promotion, une conséquence perverse en favorisant, dans l'esprit du lecteur, une sous-classification typiquement romande dans la littérature de langue française. Et les auteurs continuent de se réclamer romands d'abord, avec une belle naïveté, il me semble, peut-être assortie d'une certaine volupté du confort que procure cette appartenance : la reconnaissance de ce petit territoire de grands lecteurs, il faut le dire, leur évite la confrontation avec l'immensité de la francophonie, confrontation à laquelle ne résisteraient ni la médiocrité, ni les effets de mode.

Toujours sous l'excellente intention du soutien et de la promotion des œuvres autochtones, les libraires romands confortent cette tendance en isolant les œuvres du terroir sur un présentoir, une table ou un rayonnage "spécial Suisse", très pratique à trouver pour les inconditionnels (il y en a beaucoup quand même) et très pratiques pour tous les autres qui auraient pu se laisser séduire, peut-être, au hasard de la fouille?

Et de clore sur une tonalité truculente:

Je m'oppose vigoureusement à cette identité primordiale d'auteur romand pour moi-même : j'ai l'impression d'être une caisse de pinard, un fromage bénéficiant d'une AOC! J'ai la prétention d'être un auteur de langue française

avant n'importe quelle autre ascendance territoriale. (...)
(Texte inédit, 27 juillet 1999)

Selon M.-Cl. Dewarrat encore, le livre d'un auteur romand se vendra, avec une bonne publicité, aussi bien en France que le livre d'un auteur français. Ce qui fait souvent défaut, c'est une promotion "imaginative", sans oublier que le livre devrait bénéficier "d'une publicité aussi large que n'importe quel autre produit". Aussi déplore-t-elle la sacralisation de l'objet *livre* par "tous les acteurs du livre, auteurs, éditeurs, libraires, bibliothécaires". Elle se souvient qu'au moment où l'un de ses livres aurait dû être publié en co-édition, son éditeur s'est heurté aux "quotas" d'auteurs étrangers, déjà atteints cette année-là. Marie-Claire Dewarrat soutient la définition de "littérature de langue française" pour tout ce qui écrit, édite et diffuse au-delà du Bois de Boulogne, du Bois de Vincennes, de Montrouge et de Clichy", car

si la littérature française a la tête et le cœur à Paris, son corps immense et superbe est à la périphérie sur chaque territoire de la langue. Et je crois que l'énergie, la vitalité, la pérennité de la langue reposent principalement sur la communauté des écrivains francophones et sur la richesse de leurs diversités culturelles. (*Ibidem*)

Voilà plus de dix ans, l'écrivain Yvette Z'Graggen (née en 1920, habitant la région genevoise), a résumé ses déboires par ces mots:

Après tant d'années de travail, je ne peux donc pas compter sur mes droits d'auteur pour vivre. Mais cet aspect matériel n'est pas le plus important. Ce qui est attristant, c'est que le fait d'être né dans "cette province qui n'en est pas une", pour reprendre l'expression de Ramuz, vous prive de plusieurs milliers de lecteurs qui auraient peut-être du plaisir à vous découvrir, si seulement la possibilité leur en était donnée. (Z'Graggen, "Écrire en Suisse romande", in Bloch *et al.*, 1989, 42)

Et de conclure: "Peut-on espérer que cela changera un jour?" Aujourd'hui, son diagnostic prend pourtant une coloration plus optimiste; ce sont ses réflexions qui nous permettront à notre tour de formuler quelques suggestions:

— Je crois que, d'une manière générale, les médias et les lecteurs français ne s'intéressent pas beaucoup à des livres écrits par des Suisses de langue française, et c'est pourquoi la plupart de ceux qui publient en France se sont fixés à Paris et font volontiers oublier leur nationalité: Robert Pinget, Claude Delarue, d'autres. Jacques Chessex est une exception, mais il y a autour de lui l'auréole du Goncourt.

— Je pense, en effet, qu'un livre écrit par un Romand, même publié en France, se vend moins bien qu'un livre écrit par un Français. Je sais d'ailleurs que cette situation est à peu près la même pour les auteurs français de province. Paris reste un passage obligé, difficile à franchir si l'on ne se trouve pas sur place! La situation me paraît très différente en Allemagne où il y a plusieurs centres. Un exemple personnel: deux de mes livres publiés à Zurich par Benziger en traduction ont été repris dans une collection de poche du Fischer Verlag à Francfort, et se sont vendus à quelque vingt mille exemplaires. L'accès à une collection de poche française pour un auteur romand est extrêmement rare.

— Les éditeurs romands ont beaucoup de difficultés à exporter leur livres et surtout à obtenir qu'ils soient bien diffusés en France et qu'ils soient remarqués par les médias — condition indispensable à leur vente. Dans les années 80, mon éditeur, Michel Moret, avait une attachée de presse à Paris. Grâce à elle, j'ai vendu — et d'autres aussi — quelques centaines de livres en France. Mais ce n'était pas suffisant pour couvrir les frais et Moret a dû renoncer à cette collaboration.

— Il se dessine depuis quelques années un mouvement intéressant, " Lettres Frontière", qui permet un échange fécond entre les régions françaises voisines de la Suisse romande. L'initiative vient des bibliothèques publiques qui ont constitué un jury de part et d'autre de la frontière. Chaque jury choisit vingt ouvrages dans la production de l'année et l'envoie au jury d'en face, lequel en retient dix. J'ai eu la chance d'être choisie deux années de suite, ce qui m'a permis de faire

des lectures dans des bibliothèques françaises, voire dans des lycées. Ce sont là de très petits pas, mais appréciables.

(...)

– Le Centre culturel suisse de Paris peut certainement jouer un rôle important. (...)

– Pro Helvetia diffuse les principaux livres romands à l'étranger (Légations, Universités), organise des cycles de conférences, assume les frais. Le Centre de recherche sur les Lettres romandes à Lausanne joue aussi un rôle appréciable, en conseillant les intellectuels et les chercheurs étrangers. (Lettre inédite, "Anières, le 25 juillet 1999")

*

>>

Voici pour les constats. Qu'il me soit permis de présenter ici, en guise de conclusion, un projet digne d'intérêt et qui mériterait des *imitateurs*. Car pour une fois, c'est l'université qui a pris l'initiative de favoriser la réflexion autour de la littérature francophone et notamment la littérature romande. Il s'agit de la création d'un diplôme d'université en *Études helvétiques* – unique en France. Facultatif, ce diplôme universitaire créé en 1998 à l'Université de Haute-Alsace (Mulhouse) est ouvert à tous les étudiants de lettres (et un volet destiné aux étudiants de la Faculté des Sciences économiques, sociales et juridiques est en préparation). Issu de l'option "Littérature suisse romande", il s'échelonne en principe sur trois ans et constitue une étape non négligeable dans le domaine du transfert culturel.

À long terme, il devrait permettre aux titulaires de s'approcher de la Suisse non seulement au niveau de sa culture multiple et complexe, mais également sur le plan de son marché du travail. Il s'agit d'un diplôme français, certes, mais pourquoi les employeurs publics et privés ne lui reconnaîtraient-ils pas, petit à petit, un rôle de médiateur favorisant la collaboration institutionnelle avec la Suisse voire la possibilité d'y travailler?

D'autres ancrages plus concrets sont en projet, à savoir sa reconnaissance de la part de certaines institutions suisses, universitaires et scolaires. Le diplôme faciliterait ainsi l'accès à plusieurs cursus helvétiques, universitaires ou proches des études supérieures, notamment dans le domaine de la formation des enseignants.

Le grand atout au niveau du *transfert culturel*, c'est le *Cycle de conférences* qui constitue une partie intégrante du D.U., mais qui est ouvert à un public d'amateurs, universitaire ou non. Tous les ans, à côté de spécialistes et de diverses personnalités de vie culturelle et économique, plusieurs écrivains romands sont ainsi invités à prendre la parole et à présenter leurs œuvres, récentes ou anciennes, à présenter leur conception de la littérature, à discuter avec les étudiants et le public. Il y a donc lieu de remercier ici la fondation pour la culture *Pro Helvetia* (Zurich), l'*Association pour la promotion d'études et d'échanges franco-suisse* (Mulhouse) et le soutien des instances universitaires locales: sans les unes et sans les autres ce forum si précieux et si prometteur n'aurait pas vu le jour.

*

C'est Jean Starobinski qui a souligné, jadis, le travail qui reste à accomplir, à partir de l'écart qui distingue l'écrivain suisse de son homologue français:

Un écart, malgré tout, persiste. Je le crois fécond, comme tout écart. Car toute différence appelle une réaction : il faut ou l'abolir, ou l'exalter, et dans l'un et l'autre cas il faut se mettre résolument à l'ouvrage. [...] L'extériorité, l'indépendance, le relatif "désintéressement" sont des conditions favorables à l'activité du jugement. Nous sommes placés en position d'observateurs, et nous avons vue simultanément sur plusieurs cultures. Ainsi échappons-nous à ce qu'on a pu appeler le "narcissisme monoglotte" des Français, et il s'est maintes fois trouvé que nous ayons été plus tôt avertis de ce qui s'inventait dans les domaines italiens, allemands ou

même anglais. (Starobinski, "L'Écrivain romand: un décalage fécond", in Bloch *et al.*, 1989: 19 ss)

Il y a donc lieu de poursuivre puisqu'il est permis de penser que les efforts dans ce domaine peuvent être couronnés de succès. Les pages qui précèdent auront montré que s'il incombe traditionnellement aux universités de se pencher sur l'histoire de la littérature, de réfléchir sur ses contenus et ses formes, elles n'ont pas tort de prendre elles-mêmes les initiatives capables de réparer certains déséquilibres. <<

>>

NOTES

[1] Il y a lieu d'ajouter que le canton du Jura fait partie de la Suisse depuis 1979.

[2] Les exceptions existent, mais il faut reconnaître qu'elles sont plutôt rares. Un des grands noms de la poésie romande, Gustave Roud, resté largement inconnu en France, a ainsi suscité l'éloge de Christian Bobin: "Je ne sais rien de Gustave Roud. Je ne sais que ces deux dates, qui me suffisent : 1897, 1976. Je ne sais de lui que ce qu'il écrit. Or, même quand il parle de lui, ce n'est pas de lui qu'il écrit, mais de tout le reste : un moineau, un verre de vin rouge, la tache d'un ciel bleu ou l'espérance enfuie. Enfouie et pourtant là. Elle donne à ce livre son unité, sa teinte. Elle met chaque phrase comme en apesanteur" (Bobin, 1988: v).

[3] Voir "98, année morose pour l'édition: Le président du Syndicat national de l'édition est plus optimiste pour 1999", in *Le Monde*, 26 novembre 1999, p. xii.

BIBLIOGRAPHIE ∨

Documents inédits:

Lettres (inéd.) à P.S. de Vahé Godel, Marie-Claire Dewarrat, Monique Laederach, Yvette Z'Graggen.

L'auteur remercie ces écrivains d'avoir accepté de collaborer à sa réflexion.

Amstutz, Patrick (2001), *La langue et le politique: Enquête auprès de quelques écrivains suisse de langue française*, Postface de Daniel Maggetti. s.l. [Lausanne], L'Aire.

Astier, Colette et Claude de Grève (1993), *L'Europe: Reflets littéraires* (Actes du Congrès National de la Société Française de littérature générale et comparée, Nanterre, 24-27 sept. 1999), Paris, Klincksieck.

Beniamino, Michel (1999), *La Francophonie littéraire: Essai pour une théorie*. Paris, L'Harmattan (Ouvrage issu du Laboratoire de recherche sur les espaces créolophones et francophones, UPRESA 6058 du CNRS et de l'univ. de la Réunion).

Bloch, Peter André, Roger Francillon, Doris Jakubec et Peter Schnyder (dir.) (1989), *La Suisse romande et sa littérature*, Poitiers, La Licorne, vol. 16.

Bobin, Christian (1988), *Préface*, G. Roud, *Air de la solitude*, Fontfroide-le-Haut, Fata Morgana.

Combe, Dominique (1995), *Poétiques francophones*, Paris, Hachette, coll. "Contours littéraires", dir. par Bruno Vercier.

Demorgon, Jacques (1996), *Complexité des cultures et de l'interculturel*, Paris, Anthropos.

Dubois, Jacques et Pierre Bourdieu (1998), "Champ littéraire et rapports de domination", un entretien, in *L'Institution littéraire: Textyles*, vol. 15, pp. 12-16.

Dufays, Jean-Louis (1998), "La littérature belge de langue française dans les programmes et les manuels scolaires du XXe siècle: enquête sur une présence-absence", in *L'Institution littéraire: Textyles*, vol. 15, pp. 150-165.

Elalouf, Marie-Laure (1999), "Les contenus des récents plans d'études francophones: De la maîtrise du discours en France et dans la francophonie", in *Pratiques*, nos. 101-102, pp. 193-204.

Francillon, Roger (dir.) (1999), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, t. IV: La littérature romande aujourd'hui. Lausanne, Editions Payot, coll. "Territoires".

Hagège, Claude (1996), *Le français, histoire d'un combat*, Boulogne-Billancourt, Michel Hagège.

Hammerschmid, Beata et Hermann Krapoth (dir.) (1998), *Übersetzung als kultureller Prozess*, Berlin etc., Erich Schmidt Verlag.

Hilfrich-Kunjappu, Carola et Stéphane Mosès (dir.) (1997), *Theorie und Praxis des interkulturellen Dialogs*, Tubingue, Max Niemeyer Verlag.

Hölz, Karl (1999), *Das Fremde, das Eigene, das Andere: Die Inszenierung kultureller und geschlechtlicher Identität in Lateinamerika*, Berlin, Erich Schmidt Verlag.

Jaccottet, Philippe (1994), *Écrits pour papier journal*, Chroniques 1951-1970, Textes réunis et présentés par Jean Pierre Vidal, Paris, Gallimard, coll. "Les Cahiers de la NRF".

Jost, François (1956), *La Suisse dans les lettres françaises au cours des âges*, Préf. de Pierre Moreau, Fribourg, Éditions universitaires, coll. "Collectanea Friburgensia", vol. 33.

Klinkenberg, Jean-Marie (1998), "L'analyse institutionnelle de la littérature en Belgique francophone: où en est-on?", introduction à *L'Institution littéraire. Textyles*, vol. 15, pp. 7-11.

Ladmiral, Jean-René (1990), *La communication interculturelle*, Paris, Armand Colin, coll. "Bibliothèque européenne des sciences de l'éducation", dir. par Remi Hess et Antoine Savoye.

Nies, Fritz und Bernd Kortländer (Hrsg) (1996), *Literaturimport und Literaturkritik: das Beispiel Frankreich*, Coll. "Transfer", Tübingen, Gunter Narr.

Rombra, Klaus (1999), "Das Fremdspezifische des Fremdsprachunterrichts: Zur Kritik der Didaktik des Fremdverstehens", in *Französisch heute*, n° 2, pp. 182-193.

>>

Rosier, Jean-Marc (1998), "Réflexions didactiques sur la littérature francophone de Belgique", in *L'Institution littéraire: Textyles*, vol. 15, pp. 166-180 (ill.).

Saggiolata, Laura (1999), "La littérature suisse romande en Italie de 1980 à 1997", *Écriture*, vol. 53, printemps, pp. 177-186.

Schnyder, Peter (1997), "Du doute de soi à l'affirmation de soi: regards sur la poésie romande", in *Poésies suisses romandes: Sources*, vol. 18, pp. 10-19.

— (1999), "Coole Outfits für Kids ou: Comment la réalité linguistique se transforme en Suisse alémanique", in *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, vol. 51, mai, pp. 73-88.

Vallotton, François (2001), *L'Édition romande et ses acteurs (1850-1920)*, Préface de Jean-Yves Mollier, Genève, éditions Slatkine.

Weinrich, Harald (1989), *Conscience linguistique et lectures littéraires*, Paris, éd. de la Maison des Sciences de l'homme.

Wierbicka, Anna (1991), *Cross-cultural pragmatics: The semantics of human interaction*. Berlin, Mouton - de Gruyter.